

pourrons adoucir nos peines; mais il faut se tenir comme immobile dans le sein de la miséricorde de DIEU, et laisser passer l'orage, sans se démener ni agiter intérieurement : on aigrirait le mal au lieu de l'adoucir;

5° Ne point demander la délivrance de ses peines, puisqu'elles ont été ménagées par un coup favorable de la Providence; mais il faut demander la patience avec soi et avec les autres, et une entière résignation;

6° Au lieu de faire l'esprit fort, c'est alors qu'il faut devenir enfant, par une grande simplicité, candeur, ingénuité et ouverture de cœur envers ceux qui nous conduisent.

### LETTRE III

A LA SŒUR CHARLOTTE-ÉLISABETH BOURCIER DE MONTHUREUX (1735)

Troubles intérieurs volontairement entretenus; faiblesse.

Ma chère Sœur,

Depuis quelques jours, j'ai eu tant de lettres à écrire, soit pour ce pays-ci, soit pour la France, que je n'ai pu lire votre long mémoire. Je ne vous dissimulerai pas qu'il m'a paru fort inutile, car DIEU m'a fait la grâce de bien connaître votre état sans que j'eusse besoin de cette lecture. J'ai pourtant lu l'article le plus essentiel, celui auquel vous aviez mis une marque particulière, et il n'a fait que me confirmer dans la persuasion où je suis depuis longtemps à votre égard. Souffrez donc, ma chère Sœur, que j'insiste sur la direction que je n'ai cessé de vous donner. Vous vous êtes jusqu'ici très bien trouvée de l'avoir suivie; pourquoi donc vous en laisseriez-vous détourner par les illusions du démon? Je ne vous parle pas au hasard, mais avec une pleine cer-

titude; veuillez donc me croire, et prouvez-moi, par votre docilité, que la confiance dont vous m'honorez n'est pas un vain semblant.

Si vous avez une vraie bonne volonté, si vous êtes sincèrement et énergiquement résolue d'être à DIEU, vous devez faire tous vos efforts pour vous maintenir dans la paix, afin de ne pas donner un démenti à la parole des Anges : la paix aux hommes de bonne volonté. Mais il faut vous attendre à ce que Satan fasse tous ses efforts pour vous empêcher d'acquiescer cette paix si désirable. Je sais qu'il n'y a malheureusement que trop bien réussi jusqu'à ce jour. Le plus grand mal de votre âme, à présent, c'est le trouble, l'inquiétude, les agitations intérieures. Cette maladie n'est pas incurable, grâce à DIEU; mais tant qu'elle ne sera pas guérie, elle ne pourra que vous être plus funeste encore qu'elle n'est douloureuse. Le trouble intérieur rend l'âme incapable d'écouter et de suivre la voix du divin Esprit, de recevoir les douces et délicieuses impressions de sa grâce, de s'appliquer aux exercices de piété et aux devoirs extérieurs. Il en est de cette âme malade et troublée comme des corps affaiblis par la fièvre, qui ne peuvent accomplir aucun travail sérieux, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés de leur mal. Et, comme il y a quelque analogie dans l'infirmité des unes et des autres, il y a aussi quelque ressemblance dans les remèdes à employer.

La santé du corps ne peut se rétablir que par trois moyens : docilité au médecin, repos et bonne nourriture; ce sont aussi les trois moyens qui rendront la paix et la santé à une âme agitée, malade et presque agonisante.

La première condition de sa guérison est sa docilité; mais une docilité enfantine, aveugle, fondée sur le principe que DIEU ayant mis ses ministres à sa place pour nous guider, ne peut pas laisser s'égarer les âmes, qui, en vue de lui, s'abandonnent aveuglément à leur conduite. Faites donc avant tout consister votre vertu dans le renoncement à votre jugement propre, et dans la disposition humble et généreuse à croire et à faire tout ce que votre directeur jugera à propos devant DIEU. Si vous êtes animée de cet esprit d'obéissance, vous ne vous permettrez jamais de vous arrêter volontairement à aucune pensée contraire à ce qui vous aura été ordonné; et vous vous garderez bien de céder au penchant de tout examiner et de tout éplucher. Que si, malgré vous, il vous vient à l'esprit des pensées contraires à l'obéissance, vous les rejetterez; ou mieux encore, vous les mépriserez comme des tentations dangereuses.

Le second remède à votre mal est le repos et la paix de l'âme. Pour l'acquérir, il faut avant tout la désirer avec ardeur et la demander instamment à DIEU; il faut ensuite travailler de toutes vos forces à l'acquérir. Si vous me demandez comment vous devez vous y prendre, je vais vous le dire.

Ayez bien soin d'abord de ne laisser jamais séjourner volontairement dans votre esprit aucune pensée qui aurait pour résultat de l'inquiéter, de le chagriner ou de l'abattre. Ces pensées sont, dans un sens, plus dangereuses que les tentations impures; il faut donc les laisser passer sans s'y arrêter, les mépriser et les laisser tomber comme une pierre dans la mer; leur résister, en fixant votre attention sur des pensées contraires, et surtout

en produisant des aspirations préparées à ce dessein, des soupirs et gémissements intérieurs, accompagnés d'actes d'humilité. Mais cette lutte, tout en étant énergique et généreuse, doit être douce, tranquille, paisible; car si elle était inquiète, chagrine, dépiteuse et turbulente, le remède serait pire que le mal. En second lieu, vous éviterez, dans toutes vos actions extérieures et intérieures, l'ardeur, l'empressement, l'activité naturelle; vous vous accoutumerez, au contraire, à parler, à marcher, à prier et à lire tout doucement, tout lentement, sans jamais vous efforcer pour quoi que ce soit, pas même pour repousser les tentations les plus affreuses. Vous vous souviendrez que le meilleur désaveu de ces tentations est la peine qu'elles causent. Tant que la volonté libre n'a que de l'horreur et de la haine pour les objets qu'elles offrent à l'imagination, il est évident qu'elle n'y consent en aucune manière. Tenez-vous donc en paix au milieu de ces tentations, comme au sein des épreuves.

Reste à guérir la faiblesse, qui est pour une âme troublée le résultat de la fièvre qui la tourmente. Il faut, pour cela, lui donner une nourriture fortifiante, c'est-à-dire : 1° lui faire lire de bons livres, et l'accoutumer à faire ses lectures tout doucement, avec de fréquentes pauses, plutôt pour tâcher de goûter par le cœur ce qu'elle lit que pour appliquer les réflexions de l'intelligence. Il faut se souvenir de ce beau mot de Fénelon : « Les paroles qu'on lit ne sont que comme le marc, et le goût qu'on y trouve en est comme le suc dont notre âme est nourrie et engraisée. » Il faut faire, par rapport à cette nourriture spirituelle, ce que font les hommes gourmands et sensuels à l'égard des ragoûts,

des sucreries et des liqueurs, qu'ils goûtent encore et qu'ils savourent après les avoir avalés. Il faut : 2° ne s'entretenir que de choses utiles et édifiantes avec les personnes les plus capables de nous porter à DIEU par leurs saints discours; 3° n'aller jamais mendier de la consolation auprès des créatures, par des entretiens inutiles. Ce point est essentiel aux personnes qui sont dans les épreuves. DIEU, qui nous les envoie pour notre bien, veut que nous les supportions sans chercher d'autres consolations que les siennes; et il prétend marquer lui-même le moment où ces consolations nous doivent être données. Il faut : 4° s'appliquer, chacun selon son pouvoir et son attrait, à la prière intérieure, mais sans contention et sans violence; se tenir tout doucement en la sainte présence de DIEU, en lui adressant de temps en temps quelque acte intérieur d'adoration, de repentir, de confiance et d'amour. Que si on ne peut former aucun acte, se contenter du bon désir qu'on en aurait; car, soit en bien, soit en mal, le désir équivaut à un acte devant DIEU. Bossuet dit très bien quelque part : « Le désir est, à l'égard de DIEU, ce qu'est à l'égard des hommes la voix et la parole : car, comme par la voix et la parole, nous parlons aux hommes, nous les prions, nous les remercions; tout cela se fait envers DIEU par les seuls désirs de notre cœur, qui lui dit et demande tout, bien plus fortement que ne pourraient le faire toutes nos paroles, et même les actes intérieurs qu'on appelle exprès et formels. » C'est ce qui a fait dire qu'un cri retenu au fond de l'âme vaut bien, à l'égard de Celui qui sonde les âmes, un cri poussé jusqu'au ciel.

Il faut : 5° mettre en œuvre cette manière de prier,

douce, facile, tendre et affectueuse non seulement à l'oraison du matin, mais encore durant toute la journée, par de fréquentes élévations du cœur vers DIEU, ou par le regard intérieur de sa présence divine. Pour y trouver plus de facilité, on pourrait, le matin, prévoir à peu près toutes les situations, soit intérieures, soit extérieures, où l'on se trouvera durant la journée, et se demander à soi-même : Quand je me trouverai dans telle rencontre, dans telle et telle situation, que dirai-je à DIEU, quel acte pourrai-je faire? Le moment venu, si on est empêché d'exécuter ses bons propos, on se contente d'y adhérer au moins confusément, et d'exposer à DIEU son impuissance.

Enfin, cette bonne nourriture de l'âme consiste à ne vouloir en tout et partout que ce que Dieu veut; ou, en d'autres termes, à adhérer à tous les ordres de la divine Providence, dans toutes les dispositions imaginables, soit intérieures, soit extérieures : santé ou maladie, sécheresses, distractions, ennuis, dégoûts, tentations; et à dire en tout cela de cœur : Oui, mon DIEU, je veux tout, j'accepte tout, je vous sacrifie tout ou du moins je désire de le faire; je vous en demande la grâce; aidez, soutenez ma faiblesse. Dans les plus affreuses tentations, il faut lui dire : Mon DIEU, préservez-moi à cet égard de tout péché; mais la confusion de mon orgueil et la sainte abjection et humiliation intérieure, je la veux, je l'accepte, autant qu'il vous plaira et pour le temps qu'il vous plaira.

L'âme la plus troublée et la plus affaiblie, si elle adopte les moyens qui viennent d'être indiqués, ne saurait tarder de recouvrer la paix et les joies qui lui manquent.